



HAL
open science

Nom, langue, identité: les errances du mot "slave" dans les discours de l'autre

Cécile Gauthier

► **To cite this version:**

Cécile Gauthier. Nom, langue, identité: les errances du mot "slave" dans les discours de l'autre. *Slavica Occitania*, 2010, Transfers culturels et comparatisme en Russie, 30, pp.331-340. hal-02895467

HAL Id: hal-02895467

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02895467v1>

Submitted on 28 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Nom, langue, identité : les errances du mot *slave* dans les discours de l'autre
(à partir d'un corpus lexicographique – XVIII^e-XX^e siècle – et romanesque
– années 1880-1930 – de langue française et allemande)**

Cette réflexion sur l'articulation entre nom, langue et identité, est fondée sur une approche lexicologique : nous étudions l'imaginaire du mot *slave* (« mot-fantasme », support de revendications identitaires) dans les langues française et allemande, à partir d'un corpus lexicographique et romanesque¹. Cette étude met en jeu des transferts culturels, selon une configuration *a priori* triangulaire (transferts franco-germano-slaves), mais qui s'avère d'une pluralité plus complexe : *germanique* se subdivise en *allemand* et *autrichien*, quant au mot *slave*, il recouvre une diversité dont il contribue justement à créer l'unité linguistique et culturelle. Notre travail hérite des axes de réflexion développés par les études postcoloniales, relatifs à la déconstruction des idéologies et à l'invention de l'altérité, qui ont encouragé, dans le cadre des études comparatistes, les recherches « imagologiques » centrées sur la figure de l'étranger dans la littérature. Mais l'approche purement « imagologique » n'évite pas toujours certains écueils, parmi lesquels la possible réduction du texte au statut de document. Une conciliation fructueuse de l'étude de « l'étranger slave » dans la littérature et de l'apport

¹ Nous avons consulté une centaine d'encyclopédies et de dictionnaires de langue française et allemande, dont la date de publication s'étend du XVIII^e siècle au XX^e siècle. Le corpus romanesque (à la fois lettré et populaire) est quant à lui constitué de 47 romans, 24 de langue française, 23 de langue allemande. Le corpus de langue française est le suivant : *Ariane, jeune fille russe* (1920), *Quand la terre trembla...* (1921), *L'Amour en Russie* (1922), de Claude Anet ; *Cosmopolis* (1894) et *Conflits intimes* (1925) de Paul Bourget ; *Moravagine* (1926) de Blaise Cendrars ; *Détours* (1924) et *La Mort difficile* (1926) de René Crevel ; *Sur le fleuve Amour* (1922) de Joseph Delteil ; *L'Homme qui assassina* (1906) de Claude Farrère ; *La Steppe rouge* (1923) et *Les Nuits de Sibérie* (1928) de Joseph Kessel ; *Rouletabille chez le tsar* (1913) de Gaston Leroux ; *Très russe* (1886) et *Les Noronsoff* (1902) de Jean Lorrain ; *Les Thibault* [1922-1940] de Roger Martin du Gard ; *Le Bal du comte d'Orgel* (1923) de Raymond Radiguet ; *Aegyptiacque* (1891), *Fillette slovaque* (1903) et *Leurs lys et leurs roses* (1903) de William Ritter ; *L'Ame enchantée* (1934) de Romain Rolland ; *Un drame en Livonie* (1904) de Jules Verne ; *Cœurs russes* (1893) d'Eugène-Melchior de Vogüé ; et *Germinal* (1885) d'Emile Zola. Le corpus de langue allemande est le suivant : *Die Schlafwandler (Les Somnambules)*, 1931) de Hermann Broch ; *Ein tschechisches Dienstmädchen (Une servante tchèque)*, 1909) de Max Brod ; *Iwan Petrowitsch. Erzählung aus den Tagen russischer Not (Iwan Petrowitsch. Les années de détresse en Russie)*, 1926) d'Alfred Fankhauser ; *Der letzte Sommer (Le Dernier Été)*, 1910) de Ricarda Huch ; *Der Verschollene (Amerika ou le disparu)*, 1927) de Franz Kafka ; *Der Mädchenhirt (Le Souteneur)*, 1914) d'Egon Erwin Kisch ; *Der Mann ohne Gewissen (L'Homme sans conscience)*, 1905) de Max Kretzer ; *Der Tod in Venedig (La Mort à Venise)*, 1912) et *Der Zauberberg (La Montagne magique)*, 1924) de Thomas Mann ; *Der letzte Deutsche von Blatna. Erzählung aus Böhmen (Le Dernier Allemand de Blatna. Histoire de Bohême)*, 1913) de Fritz Mauthner ; *Die Häuser an der Džamija (Les Maisons au bord de la Džamija)*, 1915) de Robert Michel ; *Die Verwirrungen des Zöglings Törless (Les Désarrois de l'élève Törless)*, 1906) de Robert Musil ; *Zwei Prager Geschichten (Deux Histoires pragoises)*, 1899) de Rainer Maria Rilke ; *Hotel Savoy (Hôtel Savoy)*, 1924), *Die Flucht ohne Ende (La Fuite sans fin)*, 1927) *Radetzkymarsch (La Marche de Radetzky)*, 1932) et *Die Kapuzinergruft (La Crypte des capucins)*, 1938) de Joseph Roth ; *Fouets et fourrures* (1888-1890) et *Sascha et Saschka. La Mère de Dieu* (1883) de Leopold von Sacher-Masoch ; *Das Wirtshaus « Zum König Przemijst ». Eine Prager Geschichte (L'auberge du Roi Przemijst. Histoire pragoise)*, 1913), de Karl Hans Strobl ; *Das schlafende Heer (L'Armée endormie)*, 1904) de Clara Viebig ; *Franziska (Musique à Prague)*, 1916) de Ernst Weiss ; et *Barbara oder die Frömmigkeit (Barbara ou la piété)*, 1929) de Franz Werfel.

théorique de la réflexion postcoloniale nous a paru possible par un recentrement sur la langue, à la fois en tant qu'elle fonde une méthode (l'étude à partir du mot), et qu'elle constitue le moyen, mais aussi l'objet de la réflexion, permettant de mettre à jour une sorte de subconscient de la langue et des textes littéraires. Notre démarche tend donc à redonner une place centrale à la langue, à son histoire et son imaginaire, dans les questionnements sur l'identité (que l'on tend abusivement à enraciner dans la langue conçue comme un objet homogène et appropriable) et l'altérité (en partie construite et rêvée dans et par les mots de l'autre).

Nous avons adopté, pour le déroulement de la réflexion, une structure en étoile permettant de déployer les diverses facettes de l'imaginaire du mot, et ce en postulant un continuum entre les deux corpus étudiés, lexicographique et romanesque. La première partie est consacrée à l'histoire mouvementée du « coup de mot » *slave* (pour reprendre une expression d'Henri Meschonnic) au XIX^e siècle : nous retraçons l'évolution du mot, de sa forme et de ses sens telle qu'elle se donne à lire dans les articles de dictionnaire et d'encyclopédie, en la situant par rapport au contexte épistémologique et historique de l'époque. Le nom de la langue constitue un enjeu crucial (très marqué en Europe centrale et orientale) en tant qu'il est créateur d'ontologie, comme l'a montré Patrick Sériot. Les enjeux idéologiques et politiques propres au geste de nomination, touchant à la construction identitaire d'une communauté linguistique, transparaissent de façon exemplaire dans le cas du mot *slave*. En effet, alors que celui-ci, au XVIII^e siècle, désignait le plus couramment une peuplade antique, et se trouvait concurrencé dans un emploi contemporain par le nom *esclavon*, il se voit « ressuscité » dans la langue et dans les discours au cours de la première moitié du XIX^e siècle, en même temps qu'est construite une parenté linguistique et supposément « raciale » entre les différents locuteurs de langues slaves. Cette construction est en partie héritée des philologues et historiens slaves eux-mêmes, qui sont pour leur part profondément nourris de la conception allemande de la nation, indissociable de la langue, et encouragés par les prophéties de Herder concernant le brillant avenir promis à la pacifique nation des Slaves.

Le constat le plus frappant, à la lecture du corpus lexicographique, concerne le déséquilibre entre les ouvrages français et germaniques. Les encyclopédistes allemands disposent indéniablement de connaissances plus riches sur les cultures slaves que les Français, mais le mot est curieusement beaucoup moins présent dans les dictionnaires de langue allemande que dans ceux de langue française². Faut-il y lire une différence entre des traditions

² Dans le corpus français, le mot fait son apparition dans les dictionnaires des années 1830, et se voit assez systématiquement enregistré par la suite.

lexicographiques différentes ? Les « dictionnaires encyclopédiques » sont en effet particulièrement développés en France, mais en contexte germanique la distinction est plus nette entre dictionnaires de langue et encyclopédies : on peut se demander si le nom *Slaven* n'est pas dès lors « réservé » pour les encyclopédies – à moins que sa place ne soit dans les dictionnaires de mots étrangers, très courants en Allemagne. Une autre possibilité est qu'il soit concurrencé par le nom *Wenden*, désignant le plus souvent une branche des Slaves parmi d'autres³, mais tendant à devenir un nom générique. Les hypothèses sont variées, mais le fait ne peut manquer de retenir l'attention.

L'étude du corpus lexicographique met également en lumière la violence grandissante des rapports entre les « nations » et les « races » en Europe à l'orée du XX^e siècle : en témoigne en particulier l'imbrication des mots *slave* et *esclave* (*Sklave* en allemand), qui donne lieu à des discussions étymologiques passionnées d'un côté et de l'autre du Rhin, les philologues français tendant à confondre faits sémantiques et responsabilités historiques afin de mettre en accusation la « race germanique », jugée belliqueuse par nature. Les Slaves se trouvent donc placés, comme troisième terme, au cœur de l'antagonisme franco-allemand : le joug germanique auquel ils seraient soumis est dénoncé avec force, témoignant du danger du pangermanisme en Europe. L'existence même du mot *esclave*, distorsion du nom de l'autre qui aurait selon eux son origine dans la langue allemande, est censée en constituer une preuve à charge. L'imbrication des termes *slave* et *esclave* est donc, dans les deux langues, un élément capital de l'histoire du mot, et se trouve prolongée dans un imaginaire de la *slavité* hanté par le motif de la servitude, subie ou consentie, dont on trouve la trace tant dans le discours lexicographique que romanesque, témoignant d'un ancrage durable dans l'imaginaire collectif.

Les représentations des « Slaves » et les rêveries sur la supposée « essence slave » font l'objet d'une deuxième partie, intitulée « Imaginaires comparés du mot *slave* dans la fiction romanesque : entre outrance et refoulement ». Nous y analysons le corpus d'occurrences défini à partir des romans⁴, afin de circonscrire l'imaginaire du mot aussi bien dans ses emplois et ses constructions que dans son contenu stéréotypé. On relève une certaine similitude des représentations dans les corpus français et germanique⁵, qui permet de dresser une galerie de

³ Les Sorabes/Serbes/Sorbes de Lusace, région d'Allemagne orientale située à l'Est de la Saxe.

⁴ Nous avons travaillé à partir d'un corpus de 293 occurrences (209 dans le corpus de langue française, 84 dans le corpus de langue allemande), extraites du corpus romanesque précédemment détaillé.

⁵ Nous pouvons résumer ce contenu stéréotypé de la sorte : les Slaves, peuple du Nord, possèdent une gravité proche de la mélancolie, une tendance à la rêverie malheureuse, dans laquelle ils se complaisent. Ils souffrent et sont doués pour souffrir, trait de caractère inquiétant qui dénote chez eux une possible perversité, en tous les cas une incapacité à maîtriser et dominer leurs affects, qui les conduit à une instabilité chronique et déroutante. Cette

personnages récurrents dans les romans : le prince, le paysan, le révolutionnaire, le traître, la *femme slave* (expression révélant que le stéréotype s'est figé en cliché), la femme martyre, le domestique⁶.

Cependant, malgré les recoupements thématiques entre les deux corpus, l'imaginaire du mot est différemment mis en œuvre d'une langue à l'autre. En effet, dans les romans français, le mot, clairement porteur d'un exotisme essentialiste ouvrant sur une fantaisie débridée, donne lieu à un usage marqué dans sa fréquence et sa nature⁷ : la fascination pour ces cultures slaves relativement méconnues conduit à une exhibition du mot, en particulier de l'adjectif, dans des structures « marquées » (comme « très slave »), ou des clichés (tels que « âme slave », « charme slave »), qui trahissent d'eux-mêmes leur propre impuissance à saisir et définir leur objet. Ils mettent également en lumière l'existence d'un jeu ironique autour du cliché, montrant qu'il y a très tôt une distanciation possible de la part des auteurs conscients de manier une langue marquée par un certain figement⁸. Dans le corpus germanique en revanche, les emplois du mot, beaucoup plus concrètement ancrés dans une réalité socio-historique et politique, sont moins associés à des discours explicitement stéréotypés. La comparaison entre les deux corpus nourrit à cet égard une réflexion sur le fonctionnement du stéréotype, et sa circularité : le fait que les stéréotypes sur les « Slaves » soient moins déployés discursivement dans les romans de langue allemande ne signifie pas qu'ils sont moins prégnants dans l'imaginaire collectif mais signale plutôt une connaissance plus différenciée du monde slave. Dans le corpus français, le stéréotype relèverait à la fois du construit et du préconstruit, étant à la fois activé et réactivé, tandis que, dans le corpus germanique, il serait davantage perçu comme un acquis, comme une structure

dernière est en outre à mettre en relation avec leur nature « primitive » et leur identité incertaine : ce peuple enfant, encore en devenir et manquant de maturité, vit dans l'instant, dans l'immédiateté. Malgré l'inquiétude qu'ils suscitent (ou peut-être justement du fait de cette inquiétante étrangeté), les Slaves, souvent blonds, souples et graciles, détiennent un grand pouvoir de séduction. Un certain nombre de ces traits sont contenus dans le fameux cliché de « l'âme slave » (plus effectif dans la langue française que dans la langue allemande). Ce cliché est développé à la période romantique, mais véritablement popularisé à la fin du siècle, lorsque se déploie un engouement pour la culture et la littérature russes, encouragé en France par l'alliance politique entre les deux pays.

⁶ La plupart de ces stéréotypes peuvent être déclinés aussi bien au masculin qu'au féminin, dans la mesure où ils incarnent plutôt des fonctions, se réalisant dans des schémas narratifs (le fait de trahir, de servir, de se sacrifier etc). Notons que des contrastes se dessinent d'un corpus à l'autre : on remarque en particulier que les figures de domestiques, ainsi que les personnages slaves d'Europe centrale, sont plus présents dans le corpus germanique, surtout autrichien. Inversement, le corpus français compte davantage de personnages d'aristocrates, notamment polonais et russes.

⁷ Une étude statistique révèle que le mot est employé en moyenne deux fois plus dans le corpus de langue française que dans le corpus germanique (8,7 occurrences par roman, contre 3,7).

⁸ Ce jeu ironique est présent dans la littérature fin-de-siècle, ainsi sous la plume d'un Jean Lorrain fasciné par la « colonie » des Russes de la Riviera, « des millionnaires et des faméliques, tous séduisants, fantasques, enjôleurs, caresseurs et Slaves jusqu'au bout des ongles, raffinés, barbares et Asiatiques » (*Le vice errant*, éd. J-C Lattès, coll. « Les Classiques interdits », 1980, p. 95). Il se manifeste également dans les jeux surréalistes de l'entre-deux-guerres, visibles par exemple dans les romans de Crevel : « de fait, le charme slave, nous l'avons eu jusqu'au trognon » (*Le Roman cassé et derniers écrits*, Pauvert, 1989, p. 41).

dont le processus de construction s'est effacé, si bien qu'il est réactivé de façon automatique sans qu'il soit nécessaire d'en mimer à nouveau la genèse.

La moindre présence du mot dans le corpus germanique est également capitale puisqu'elle recoupe le constat effectué à la lecture des dictionnaires de langue allemande, ce qui éveille le soupçon d'une réticence à l'égard du mot. Cette réticence nous semble pouvoir aller jusqu'au refoulement⁹, conjuré dans un certain nombre de cas où le nom refait surface et s'impose à la conscience¹⁰ : la figure du Slave se dessine donc comme une figure d'autre intérieur, étrangement proche. Enfin, l'autre constat notable concernant le corpus germanique est que le mot y est beaucoup plus systématiquement associé à l'évocation de la langue et des modes d'expression des Slaves, appelant une réflexion sur l'imaginaire de la langue, et la manière dont il détermine le rapport à l'altérité.

Cette réflexion est menée dans une troisième et dernière partie, présentant trois modalités d'écriture des langues slaves, fondées sur le postulat d'une correspondance entre les représentations de l'autre et celles de sa langue. Les langues slaves sont souvent comparées à un chant ou évoquées sous cette forme, ce qui traduit un jugement ambivalent. Elles sont pour une part admirées pour leur mélodieuse harmonie et leur authenticité. Ainsi, pour autant que « l'âme slave » puisse être saisie, elle l'est dans le chant, qui donne à entendre l'expression immédiate, non verbalisée (mais par cela même non marquée par l'éventuel artifice du langage), souvent empreinte de religiosité, d'une sensibilité slave marquée par l'irrationnel. Mais la métaphore du chant montre aussi que les langues slaves sont jugées incompréhensibles, donc potentiellement non-civilisées, à l'image de leurs locuteurs, toujours prêts à retomber dans la catégorie des « barbares ». Cette ambivalence rappelle le caractère réversible du stéréotype, dont chaque trait favorable est toujours susceptible de se renverser en son contraire. La conscience de cette diversité de lectures guide donc notre étude de l'imaginaire de la langue. Nous nous proposons de rapporter les trois modalités d'écriture des langues slaves à trois catégories de « chant », entrecroisant « particularismes » slaves et schèmes universels : le chant primitif de la nourrice, le chant séducteur de la sirène, le chant guerrier, révolutionnaire, de l'esclave.

⁹ L'emploi de ce terme est appelé par le contexte d'écriture des œuvres : en ce début de XX^e siècle, un certain nombre de romans de langue allemande font une place à l'écriture de l'inconscient et des rêves, témoignant de l'intérêt contemporain pour ces questions.

¹⁰ Cette « résurgence du refoulé » est plus d'une fois formulée comme telle, ainsi dans *Die Schlafwandler* de Broch : « Joachim muß an den Gleichklang von Sklaven und Slaven denken » (« Joachim songea malgré lui à l'homophonie des mots slave et esclave »), Suhrkamp, 1986, p.63; *Les Somnambules*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1990, p.62.

Nous détaillons dans un premier temps les différents modes d'expression non articulés et « primitifs » des Slaves (gestuelle, silence expressif, larmes...), avant de traiter plus précisément un schéma narratif récurrent : la mise en scène de l'âme slave dans le chant, censée révéler l'âme du peuple, ancestrale et paysanne¹¹. Ce chant nourrit une rêverie des origines : il fait naître la nostalgie de la langue et du monde de l'enfance, habités par l'harmonie et la conciliation entre art et nature. En ce siècle marqué par les réflexions généalogiques, et où se développent en particulier les études sur la préhistoire, l'anachronisme supposé des Slaves, réincarnations contemporaines du « premier homme », fait d'eux, à l'échelle des peuples européens, des figures privilégiées de « primitifs de l'intérieur ». Ils renvoient en miroir à l'homme « civilisé » une image de sa propre origine, toujours présente au plus profond de lui. On retrouve ce motif de l'altérité proche et lointaine dans le deuxième point, consacré au désir de la langue étrangère, inconnue et exotique. Le motif du chant, du fait de l'érotisme de la voix, constitue précisément un des éléments déterminants de l'attrait exercé par les Slaves. Un goût pour l'incompréhension, pour l'intraduisible, se fait jour. Mais le mouvement irrésistible qui pousse vers ces figures séduisantes et séductrices n'est pas sans danger. Dans les romans de Thomas Mann par exemple¹², la langue slave, russe notamment, est fréquemment qualifiée de « weich » : douce, suave, certes, mais aussi molle, « désossée », ouvrant le gouffre de l'inarticulé, appelant à la perte de soi. De fait, la transgression est tentante, et là encore, les limites entre l'autre et le même tendent à s'effacer, menaçant la stabilité de l'identité.

Mais ce tournant de siècle est surtout celui de la crispation des sentiments nationalistes, et la langue, conçue comme objet homogène et clos sur lui-même, se voit fermement redéfinie comme le lieu du repli identitaire. Cette politisation de la langue fait l'objet du développement suivant, au cours duquel nous étudions la façon dont le « Slave esclave », réduit au silence ou, au mieux, à la plainte, conquiert progressivement la parole et le rôle historique dont il était jusque là apparemment privé. Ce combat pour la reconnaissance, jugé par certains légitime et

¹¹ Dans le cas des personnages russes, le cliché narratif s'applique davantage à des chants individuels et il est visiblement plus codé, en particulier dans le corpus français (par exemple dans *Rouletabille chez le tsar* de Gaston Leroux). Inversement, les chants collectifs, témoignage d'un folklore et d'un sens de la communauté vivaces, dominant pour les Slaves d'Europe centrale. Dans l'un et l'autre cas, il y a souvent dévoilement et accès, par le chant, à un secret, une intimité gardée. Nous pensons par exemple au personnage de Charles-Joseph von Trotta, dans *La Marche de Radetzky*, de Joseph Roth, guettant, depuis la triste solitude de sa chambre d'officier, le chant mélancolique des ordonnances slaves rassemblés dans les dortoirs de la caserne.

¹² L'objet du désir est essentiellement slave dans les deux romans de Thomas Mann étudiés : dans *La Mort à Venise*, le jeune Polonais Tadzio ; dans *La Montagne magique*, la Russe Clawdia Chauchat, à travers laquelle se répète, dans une audacieuse superposition, le désir interdit pour un camarade de collège, Pribislav Hippe, dont la personne est « le produit d'un ancien mélange de races, d'un alliage de sang germanique et wendo-slave », in *Romans et nouvelles II*, Classiques modernes, Le Livre de Poche, « La Pochothèque », 1995, p. 721 (« das Produkt einer alten Rassenmischung, einer Versetzung germanischen Blutes mit wendisch-slawischem », *Der Zauberberg*, S. Fischer Verlag, 2002, p. 184).

enthousiasmant, suscite cependant une certaine crainte, allant jusqu'à engendrer des tableaux apocalyptiques où se déchaîne une fureur révolutionnaire, non plus délicieusement primitive, mais sauvage et barbare. C'est principalement dans les territoires d'Europe centrale marqués par la diglossie que le combat fait rage, ce pourquoi nous approfondissons la lecture de deux romans (*Der letzte Deutsche von Blatna*, de l'Autrichien Fritz Mauthner, et *Das schlafende Heer*, de l'Allemande Clara Viebig), qui illustrent de manière significative les modalités de cette guerre des langues, portant en germe le conflit mondial qui éclate en 1914. Ainsi se donne à lire, dans le « roman du Slave » déroulé tout au long de la thèse, un pan de l'histoire des tensions nationalistes en Europe, déposée dans la langue.

Dans un dernier mouvement de synthèse, nous revenons sur la notion d'altérité intérieure, caractéristique de l'altérité slave¹³. Les personnages slaves inquiètent parce qu'ils ne portent pas de stigmates directement repérables, et qu'ils semblent détenir une effrayante faculté de métamorphose, physique et linguistique : ils changent aisément de nom, de langue¹⁴, de nationalité, revêtent des identités diverses, bousculent les frontières entre les genres¹⁵. Cette plasticité démoniaque est jugée typique de leur « essence orientale » : une des particularités du Slave, eu égard au classement obsessionnel des peuples et des races au tournant du siècle, est en effet d'être un « Aryen oriental », une figure de l'entre-deux, dont l'ambiguïté est dangereusement contagieuse. En effet l'instabilité de l'autre est susceptible d'atteindre et d'ébranler la stabilité du même, générant un trouble dans l'identité. On comprend dès lors qu'il y ait surinvestissement de la langue comme marque de la différence, comme possible stigmaté. Pourtant l'errance entre les noms et les langues, illustrée de façon paradigmatique par ces labiles figures de Slaves, peut être lue, dans une perspective post-moderne, comme l'image d'une certaine liberté, d'une absence de fixation, parfois douloureuse et malaisée, mais permettant d'échapper à toute emprise identitaire, en particulier celle qui passe par une instrumentalisation de la langue. Ainsi l'histoire de ce mot *slave* si instable et si chargé de rêveries rejoint directement la pensée de la traduction et ses enjeux à la fois théoriques, pratiques et éthiques. Ils sont au cœur de la démarche comparatiste, reposant sur un métissage bien compris, celui de la rencontre féconde avec l'« étranger », mais qui ne sous-estime pas la difficulté de cette mise

¹³ Elle caractérise également l'altérité juive, avec laquelle un certain nombre de parallèles se dessinent dans le corpus.

¹⁴ Leur supposé don pour les langues est un sujet d'inquiétude, dans la mesure où l'absence d'accent ne rend pas possible l'habituelle – et rassurante – « traque » de l'étranger, qui vise de façon obsédante à faire tomber les masques.

¹⁵ Le thème de la confusion des genres est certes fréquent à cette époque, notamment dans la littérature « fin-de-siècle », mais il croise de manière particulièrement fructueuse l'évocation des Slaves. Le stéréotype physique du personnage masculin, blond, frêle et souple, est aisément « féminisable », et, de fait, couramment féminisé. Le désir homosexuel est par ailleurs dans plus d'un roman associé à des personnages de Slaves.

en présence de l'un et de l'autre, hors de laquelle il ne peut y avoir de véritable bouleversement de chacune des parties.

Cécile Gauthier

Université Paris VIII- Vincennes Saint Denis

Doctorat en Littérature générale et comparée, sous la direction de Tiphaine Samoyault

Soutenance le 20 novembre 2009